Une prière adressée à Sainte Rose Philippine Duchesne

Quand on nous demande d'être intrépides et courageux,

Tu es notre inspiration

Quand nos imaginations rêvent et voient au-delà des limites de notre vue,

Tu es notre espoir

Quand nous échouons face à un défi et devons accepter nos limites,

Tu es notre modèle

Quand nous prions en espérant l'union profonde avec Dieu,

Tu es notre Sainte

Et avec ta bénédiction, à la gloire de Dieu, nous essayons d'être des personnes aimantes qui vivent avec les autres et les servent dans le même but que toi, avec ta même vision et ta même humilité silencieuse.

Amen.
Kimberly M. King, rscj

Philippine rêva en grand et se mit à l'écoute totale de la voix, de l'appel de Dieu. Elle le fit quand elle œuvra avec les besogneux près de chez elle à Grenoble, mais aussi quand elle décida avec force de se détacher de tout ce qui lui avait été physiquement familier et se lança dans le terrain encore plus profond et différent du Cœur dont elle fit sa véritable demeure. Philippine répondit en offrant sa disponibilité, sa créativité et son énorme désir de faire connaître l'amour de Dieu. Avec ferveur, elle partagea oralement et par écrit ses désirs, ses pensées, son approche à Dieu. Dans mon imagination, avec des mots d'aujourd'hui, je l'entends aisément dire, année après année, « et, oh, à propos… si vous avez besoin de quelqu'un qui traverse l'océan et commence quelque chose de nouveau… je suis toujours là parce que c'est là que je crois que Dieu m'appelle ».

Il ne suffit pas d'avoir un rêve, il faut aussi savoir l'exprimer. Et plus encore, il faut savoir tout quitter et s'en aller quand l'appel vient… partir là où il en coûte et où tout est inconnu ; partir chargé de ses seules prières et de son courage ; dire *Oui* et avancer en sachant que le doute, la peur et le défi seront probablement des compagnons de voyage et prendront quelquefois le dessus ; dire *Oui* par-dessus tout afin de partager l'Amour auquel j'ai moi-même donné ma vie.

Quelques mots en quittant Saint Louis

Alors que beaucoup croyaient Philippine trop âgée pour pouvoir se joindre au groupe missionnaire auprès des Potawatomi, l'évêque Rosati la soutint en lui écrivant ce message :

L'exemple que vous avez donné en quittant l'Europe afin de fonder le premier couvent du Sacré-Cœur en Amérique est pourtant très fort car il peut convaincre d'autres personnes à vous suivre. Que Dieu en soit remercié ! Mais je suis vraiment surpris d'apprendre que vous avez demandé de quitter le Missouri pour vous rendre auprès de ces sauvages. Toutefois, quand on aime Dieu, on ne dit jamais « Assez ». Si je ne vous connaissais si bien, je dirais peut-être que cela est trop pour vous. Mais vous connaissant, je vous dis : « Allez-y ! Suivez votre intuition ou, plutôt, la voix de Dieu. Il sera à vos côtés. » J'intercéderai pour vous.

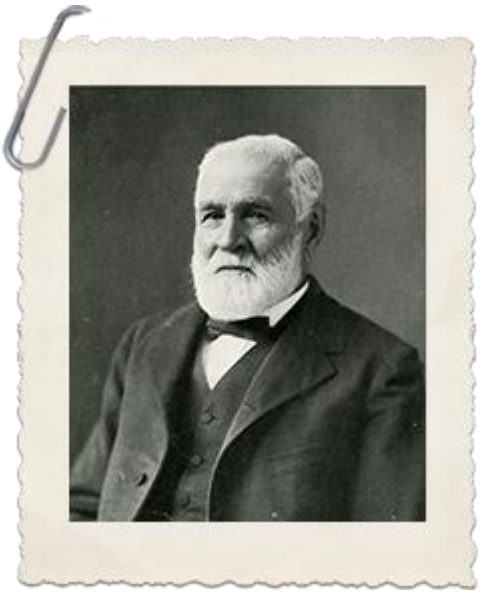
Alors que le départ approchait, les trois sœurs qui devaient accompagner Philippine affirmaient qu'elle était trop malade pour partir. Mais Père Verhaegen la soutenait :

Trois ? Père Verhaegen s'attendait à quatre. Il se retourna vers Mère Duchesne qui priait en silence, les larmes coulaient esseulées sur ses mains noircies, abimées qui tenaient le rosaire. « Mais il faut qu'elle vienne, elle aussi », dit-il à Mère Gray, et son visage puissant s'illumina d'une affection révérencieuse. C'était elle qu'il voulait plus que quiconque à Sugar Creek. « Même si elle ne peut marcher que sur une jambe, elle viendra. Parce que, même s'il faudra la porter sur les épaules pendant le voyage, elle vient avec nous. Elle ne pourra peut-être pas travailler énormément », ajouta-t-il et ses yeux se plissèrent dans un sourire qui lui était propre, « mais elle garantira le succès de la mission en priant pour nous. Sa présence attirera sur notre travail toutes sortes de faveurs divines. »

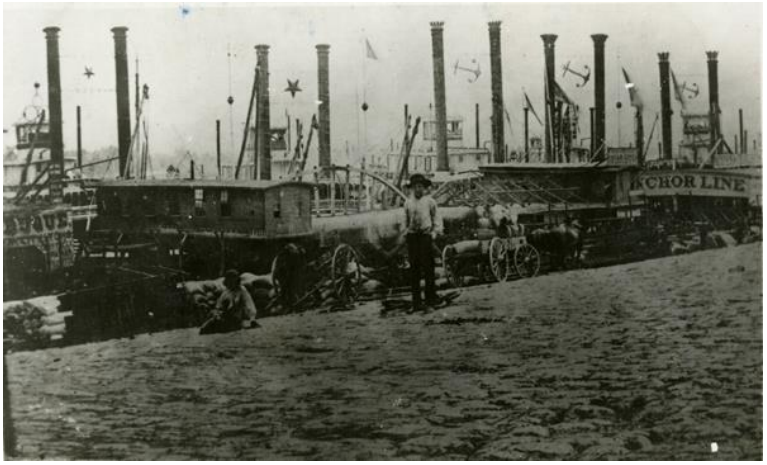
Pendant le Voyage !

Le petit groupe de la mission s'embarqua à bord du bateau sur la rivière Missouri, le 29 juin 1841. Leur capitaine était très probablement Joseph La Barge.

Le voyage sur le fleuve était agréable ; les cabines sur le bateau à vapeur étaient accueillantes, quoique moins luxueuses que celles des beaux paquebots qui naviguaient désormais sur le Mississippi. Mère Duchesne reprenait des forces au fur et à mesure que le bateau remontait les eaux boueuses, et elle arrivait à marcher admirablement sur le pont d'un pas assuré. Elle s'intéressait à tout ce qu'elle voyait et entendait et était elle-même un centre d'intérêt pour les passagers. Dans un mouvement spontané, ils avaient récolté cinquante dollars pour les sœurs, et les commerçants qui étaient à bord leur avaient offert des provisions pour une valeur de quarante dollars. On les avait confiées à Edmund, un jeune noir du couvent de Saint-Louis, qu'on avait pris comme aide pour le gros-œuvre de l'installation sur place.



Joseph La Barge – capitaine de bateau à vapeur



L'*Emilie La Barge*

http://shs.umsystem.edu/historicmissourians/name/l/labarge/#section2

En arrivant au Kansas

Après 4 jours à bord de *l'Emilie*, le groupe missionnaire arriva enfin à proximité de Sugar Creek. Les indiens avaient été avertis de leur arrivée et le village tout entier s'était rassemblé et les attendait depuis la veille.

Voici la description que Mère Mathevon en fit :

Nous nous étions arrêtés à une vingtaine de kilomètres sur les rives de la rivière Osage chez un colon français qui nous avait accueillis très gentiment. Les indiens qui attendaient impatiemment notre arrivée avaient envoyé deux d'entre eux à notre rencontre. Ceux-ci étaient venus s'agenouiller devant le Père Supérieur pour recevoir sa bénédiction. Nous leur avons offert à manger puis ils sont repartis pour annoncer à leur tribu que nous serions arrivés le lendemain. Et le lendemain, tous les 3 km environ, le long du trajet, nous avons trouvé des groupes d'indiens montés sur de très beaux chevaux. Ils étaient venus nous accueillir et nous indiquer le chemin le plus sûr et le meilleur.

(ALLER À LA PAGE 14 COMME NOUS CONDUIRE À LA MISSION DE ST. MARY, KANSAS)

Le matin du départ pour Sugar Creek

Louise Callan décrit le moment où le groupe approchait de la mission de Sugar Creek :

À environ un kilomètre de la maison de la mission, un groupe de cinq cent braves apparaissaient dans un bel apparat – de très riches couvertures, plumes, fourrures, et des mocassins décorés avec des piquants de porcs-épics. Leurs visages étaient peints en noir, avec des cercles noirs autour des yeux qui leur donnaient une apparence effrayante et grotesque. Dans leur avancée, les indiens effectuaient toute une série de tableaux équestres, tantôt en demi-cercles, tantôt en cercles, et toujours avec une telle précision que chaque cheval était toujours dans la bonne position.

Arrivée à la mission

En pénétrant dans ce lieu sacré, essayons d'entendre l'une ou l'autre voix de ceux qui vécurent ici et que le vent nous apporterait… Mère Mathevon avait décrit cet endroit en ces termes :

Ici nous avons vécu en parfait silence et recueillement et les Potawatomi au milieu desquels nous avons vécu en ont fait de même. Ils sont par nature un peuple tranquille ; ils parlent tous sans hausser le ton, et les enfants ne sont jamais bruyants dans leurs jeux ni en classe. Les jeunes enfants regardent en silence les autres jouer ou lancent en silence leurs flèches pour attraper les oiseaux. Toutefois le dimanche les femmes s'autorisent un peu de repos en chantant tout le jour soit sur le seuil de leur hutte soit à l'église. Notre ignorance des événements du monde est totale ; les nouvelles ne nous parviennent que rarement. Comme les ermites de l'antiquité, nous pouvons nous demander ce que les hommes font en ce moment. Est-ce qu'ils construisent des maisons, ou est-ce qu'ils font du commerce… ?

Nos enfants apprennent à lire, à écrire, à connaître leur religion. Ils savent également tricoter, crocheter et coudre à merveille. Beaucoup d'entre eux sont désormais capables de fabriquer toutes sortes de vêtements, pour les hommes et les femmes. Ils travaillent dans le jardin, ils apprennent à laver et à repasser, à s'occuper des vaches, à faire du pain, à battre le beurre et à faire des bougies. Nous leur apprenons en fait tout ce qui peut leur être utile en tant qu'épouses, mères, femmes au foyer. Grâce à leur caractère docile, nous n'avons aucun mal à les gérer et les former, et nous bénéficions du soutien total de leurs parents.

En souvenir des Potawatomi

Les Potawatomi étaient un peuple pacifique qui vivait dans la région au nord du lac Huron et sur les îles de la baie Verte et les côtes voisines du lac Michigan. Ils se sont progressivement déplacés plus au Sud, vers l'Illinois et l'Indiana. C'était une race de guerriers, amants de la chasse, à qui l'on a dû apprendre à apprécier l'agriculture.

Dans la première lettre que Philippine envoie à Sophie depuis la mission, voici la description qu'elle en donne :

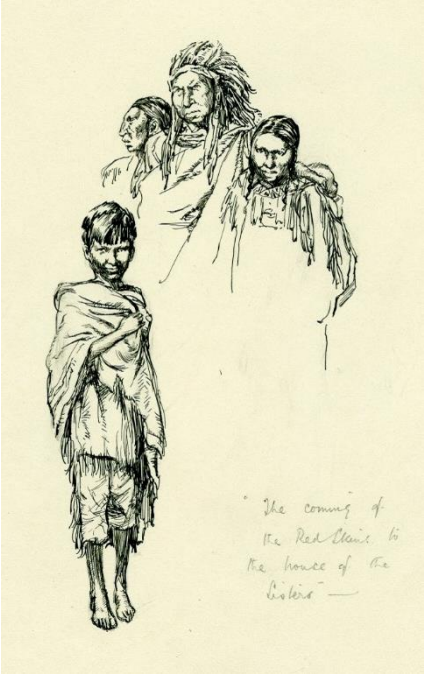
La tribu, qui comme bien d'autres a été évacuée du Michigan par les Américains, est à présent à moitié catholique. Ceux-ci ont construit leur village à quelque distance des païens que l'on convertit peu à peu. Ceux qui sont baptisés échappent définitivement au vice de l'alcool et du chapardage. Tous les objets volés que l'on retrouve sont placés devant la porte de l'église afin que le propriétaire puisse les réclamer. Pas une seule porte n'est fermée à clé et, pourtant, rien ne manque jamais. Les indiens se réunissent en groupes (hommes et femmes séparément) pour les prières du matin, pour la Messe et pour le catéchisme. Ils se rassemblent également pour la prière du soir. Ils mangent sept fois par jour…

Philippine décrit le cimetière dans l'une de ses lettres à Sophie :

On nous a dit que beaucoup de saints sont enterrés dans le petit cimetière. À chaque fois que je sors, je m'y rends toujours et je m'agenouille en demandant à Dieu d'être enterrée là à leurs côtés. J'ai pourtant une certaine nostalgie quand je pense aux missions des montagnes Rocheuses et aux autres comme celles que j'ai connues en France avant que je demande à venir en Amérique, la même nostalgie que je ressentais pour les missions indiennes quand je suis arrivée dans ce pays. Comme ma santé va mieux et que je n'ai que soixante-treize ans, je crois que je vais pouvoir continuer à œuvrer encore dix ans au moins.

La cabane de Philippine

La religieuse prit possession de sa nouvelle cabane en bois le 9 octobre. C'était une construction primitive et pauvre mais elle était propre. Elle n'offrait aucune intimité puisque les indiens pouvaient entrer et sortir à leur guise toute la journée, mais les sœurs s'y étaient habituées. Une cuisinière à bois et quelques étagères occupaient une partie de la pièce. C'était le coin que l'on considérait comme la salle à manger et la cuisine, mais quand l'hiver arrivait et qu'un vent froid venant des prairies à l'Ouest pénétrait à l'intérieur, les sœurs et les élèves indiens se blottissaient près du feu même pendant que l'on préparait le repas. Mère Duchesne souffrait plus que les autres car elle était devenue particulièrement sensible au froid depuis que la fièvre ne la quittait plus. Cela ne l'empêchait pas de se rendre chaque matin malgré la neige à la Messe dans l'église de la mission qui n'était pas chauffée.

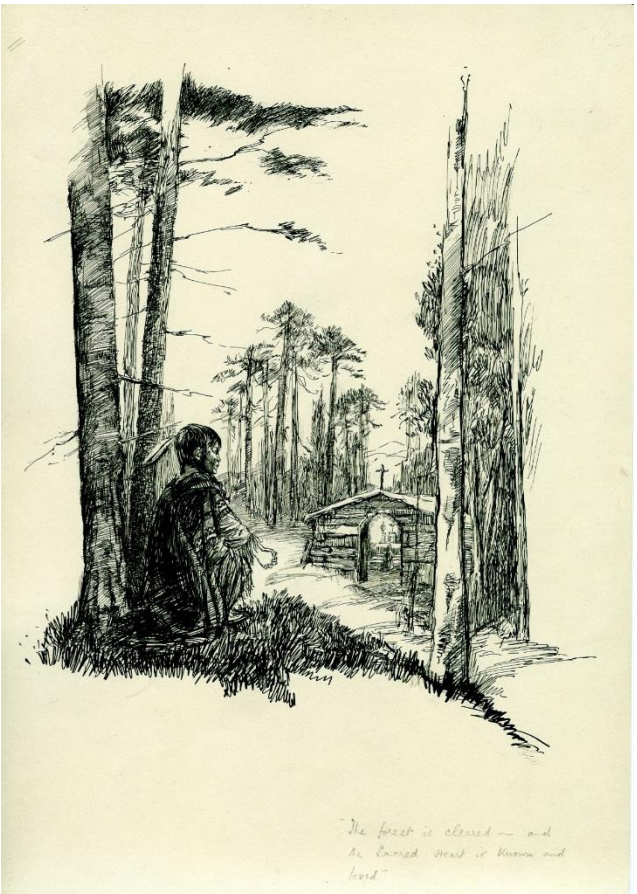


Au début il n'y avait aucune intimité dans le couvent de Sugar Creek. Les religieuses étaient souvent dans l'embarras à cause des visites continuelles des indiens qui entraient dans la cabane comme s'ils étaient chez eux, venaient s'asseoir par terre sans dire un mot, y restaient aussi longtemps qu'ils le voulaient, sans se soucier des activités des sœurs, observaient tout ce qui s'y passait, sans exprimer le moindre intérêt ni la moindre émotion, puis s'en allaient en silence. Les sœurs apprirent bien vite à ne plus montrer leur étonnement ni vouloir être seules, et c'est ainsi qu'elles conquirent l'amitié de leurs invités improvisés, qui apprécièrent le son de la clochette qui appelait la communauté pour la prière ainsi que celui de l'horloge posée sur un tronc dans un coin de la cabane.

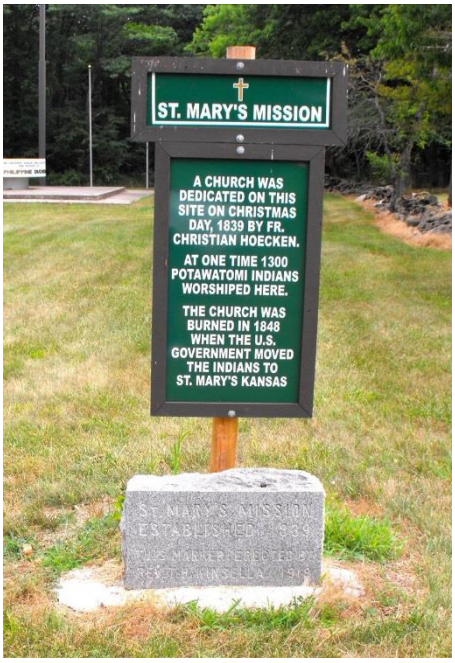
Les nombreux usages de la cabane de Philippine

Une simple chambre de dimensions modestes servait de parloir, de réfectoire et de dortoir. Parfois elle accueillait d'autres visiteurs, en plus des indiens :

Il y avait une autre sorte d'intrus qui n'étaient pas les bienvenus. Parfois, quand les religieuses étaient à la Messe, des chiens de prairie s'introduisaient dans la hutte par les fissures dans les murs ou en creusant dans le sol et venaient voler le repas qui avait été préparé pour la communauté. Sœur Amyot racontait souvent la surprise et la peine qu'elle avait éprouvées le jour où elle s'aperçut qu'un morceau de lard qu'elle avait posé sur une boîte en bois avait été volé pendant qu'elle avait le dos tourné pour prendre la poêle qui était suspendue à un clou dans le mur. Un chien était entré et avait attendu le moment propice. Même les indiens aux jambes rapides n'avaient pas réussi à récupérer cette viande précieuse, les provisions d'un mois entier.



L’église à Sugar Creek



L’église en bois à Sugar Creek était propre et spacieuse, elle avait été construite sur une hauteur à une trentaine de mètres d’altitude, bénie le jour de Noël de l’an 1840, et consacrée à l’Immaculée Conception de la Vierge Marie. Comme toute la mission avait été dédiée à la Sainte Vierge, Philippine s’identifia encore une fois à Sainte-Marie mais les ressemblances avec le monastère de montagne s’arrêtaient là. Le couvent érigé à Sugar Creek se trouvait non loin de l’église sur une hauteur de laquelle on avait une jolie vue de la région mais le petit ruisseau bordé d’érables sucrés et appelé Sugar Creek n’avait rien à voir avec la douce Isère du Dauphiné, pas plus que le camp indien n’évoquait le souvenir de Grenoble et de la merveilleuse Vallée du Grésivaudan.

L’église de Sugar Creek

Les indiens semblaient cependant bien l’aimer dès le moment où elle avait posé le pied dans le camp de Sugar Creek. Même si elle ne pouvait pas enseigner à leurs enfants comme Mère O’Connor le faisait depuis la mi-juillet, ou cuisiner pour eux comme le faisait Sœur Louise, ou lire dans leur langue comme Mère Mathevon arrivait à le faire après à peine trois ou quatre semaines de vie parmi eux, ils l’aimaient et la respectaient et lui offraient toutes sortes de dons – du maïs frais, des œufs frais, des poulets, des plumes sauvages, des douceurs, de la paille propre pour sa paillasse. « Tout ce qu’ils avaient, ils l’apportaient à la *bonne et vieille dame*, comme ils appelaient Mère Duchesne », écrivait Mère Mathevon en août.

Parfois leurs cadeaux étaient de nature plus spectaculaire. Sous l’influence des jésuites, les Potawatomi avaient adopté un mode de vie plus pacifique. Mais parfois ils devaient se défendre contre des tribus ennemies. En de telles occasions, ils étaient heureux de présenter leurs trophées-scalps de leurs ennemis aux religieuses, à celles qu’ils considéraient digne d’être honorées. Il arrivait donc qu’en ouvrant leur porte le matin, les sœurs aient une vision sanglante, de tous ces scalps accrochés aux montants des portes. Si elles avaient exprimé leur sentiment d’horreur et de répugnance face à un tel butin, cela aurait été une offense mortelle aux yeux des indiens.

Elle passait toute la matinée à l’église et Sœur Louise lui apportait une tasse de café tous les jours, qu’elle venait boire sur la porte de l’église. Après le déjeuner, elle retournait prier trois ou quatre heures. Les indiens avaient la plus grande admiration pour elle, ils lui demandaient de prier pour eux et l’appelaient la Femme-qui-prie-toujours. Tout le monde s’accordait pour dire qu’une grande partie des baptêmes étaient le fruit de ses prières. Presque chaque Dimanche après-midi, trois ou quatre hommes ou femmes et leur famille se faisaient baptiser. Mère Duchesne tenait un registre de leurs noms.

Retour à Saint-Charles

L'évêque Kenrick qui avait pris la relève de Rosati avait été informé de la santé fragile de Philippine. Lui, qu'on allait reconnaître dix ans plus tard comme ayant été « la plus sainte personne jamais connue », n'aimait pas l'idée que « ses os puissent reposer dans le cimetière indien », comme elle l'avait souvent dit et souhaité elle-même. Il lui suggéra de revenir à Saint Louis.

Et voici ce qu'écrit Callan :

Dès que Père Verhaegen fut informé de cet ordre, ils organisa un voyage à Sugar Creek. C'est lui qui avait escorté Mère Duchesne à travers le Missouri jusqu'au territoire indien et c'est lui qui allait la ramener saine et sauve, quoiqu'il fût triste de devoir le faire. Ils quittèrent la mission le 19 juin, après les preuves d'affection que les indiens leur donnèrent et qui durent certainement émouvoir Philippine aux larmes. Ils voyagèrent doucement, dans un chariot peu commode et cahotant, dans la poussière et la chaleur ; ils firent étape pour dire au revoir à Napoléon Bourassa et sa femme potawatomi, Memetekosikwe, qui était si souvent venue en aide aux sœurs par le passé. Quatre jours plus tard, ils s'embarquèrent sur le bateau à Westport et rejoignirent Saint Louis le 29 juin 1942, exactement un an après avoir quitté Sugar Creek. Mère Duchesne n'avait pas été inspirée par un sursaut soudain de courage et de générosité dans cette difficile entreprise qu'avait été sa carrière semée de difficultés, mais par un mode de vie et par-dessus tout par l'habitude d'accepter la volonté de Dieu avec la force de l'amour.

La mission s’installe à St Mary’s au Kansas

En 1843, à la mission de Sugar Creek, il y avait 61 élèves dans chaque école. On apprenait aux filles à épeler, lire, écrire et compter, ainsi que les tâches ménagères comme carder, filer, coudre, crocheter, broder, et même des ouvrages d’agrément et la réalisation de fleurs artificielles. Elles apprenaient à confectionner tous les vêtements, à faire du bon pain, du beurre, et toutes sortes de tâches ménagères.

Cette paroisse florissante accueillait plusieurs fraternités et dévotions publiques. En 1847, quelque 1300 indiens potawatomi chrétiens fréquentaient la mission. Cependant le travail des jésuites était sérieusement entravé par le fait que certains colons blancs sans scrupules s’étaient mis à vendre à la tribu ce qui était un démon pour les indiens : l’alcool. Les pères ont donc bien accueilli la proposition du Gouvernement de transférer les Potawatomi dans une nouvelle réserve plus à l’Ouest.

La mission de Sainte-Marie

Mère Philippine Duchesne, portrait par Becky Melechinsky pour le *Crusade Magazine*

Les Potawatomi commencèrent peu à peu à s’installer dans cette dernière réserve, un territoire d’environ 50 km^2 qui s’étendait des deux côtés de la rivière de Kaw (Kansas). Père Verreydt avait demandé que la Sainte Mère l’aide à examiner la région afin de trouver le meilleur endroit pour la mission qu’il allait lui dédier. Début juin 1848, il avait choisi les lieux de ce qui est aujourd’hui le campus de Sainte-Marie.

Le 16 août 1848, les missionnaires quittèrent Sugar Creek et entreprirent un difficile voyage de près de 150 km. Ils arrivèrent à Wakarusa Creek où Père Hoecken vivait avec des indiens et le 7 septembre ils repartirent pour la dernière étape. Leur groupe se composait de Père Verreydt et du Suisse arrivé depuis peu, Père Maurice Gailland, de Frère George Mile et de Frère Patrick Ragan. Les quatre sœurs étaient Mère Mathevon et Mère O’Connor, Sœur Mary et Sœur Louise. Il y avait aussi le guide et interprète français et indien, Joseph Bertrand, ainsi qu’un jeune indien appelé Charlot. Ils perdirent un jour à cause d’une crue de la rivière de Kaw puis ils la traversèrent à dos de cheval et avec leurs chariots. Le 9 septembre

ils s'arrêtèrent à midi pour déjeuner à Cross Creek (Rossville) et c'est dans l'après-midi, vers quatre heures, qu'ils arrivèrent à la nouvelle mission de Sainte-Marie.

Ils trouvèrent deux maisons en bois pas tout à fait terminées. Les deux maisons étaient identiques et se trouvaient à environ 1 km l'une de l'autre. Celle à l'Ouest, près d'une petite crique, fut attribuée aux sœurs. Elle était construite sur deux étages, sur une surface de 6 m sur 18 m, avec cinq pièces. Il n'y avait pas de fenêtre, de porte, de plancher ni de calfeutrage entre les poutres, ni aucun meuble à l'exception de ceux qu'ils avaient apportés. Tous furent contents quand Frère Mazzella arriva le 26 septembre et qu'il reprit les travaux de construction des maisons, fit construire une chapelle temporaire et une grange. Avec le temps, la maison des sœurs fut agrandie de 30 m. On y trouvait la salle pour les assemblées et elle servit de maison et de résidence scolaire jusqu'en 1870.

Loin de la civilisation, les pionniers durent affronter l'hiver qui était particulièrement rude, même pour cette époque. Père Gailland n'a pas lésiné avec les adjectifs latins dans les descriptions qu'il donne dans son journal du froid intense, des ciels de plomb et de fortes chutes de neige. Pendant quatre-vingt jours la Kaw gela et les chariots purent y passer.

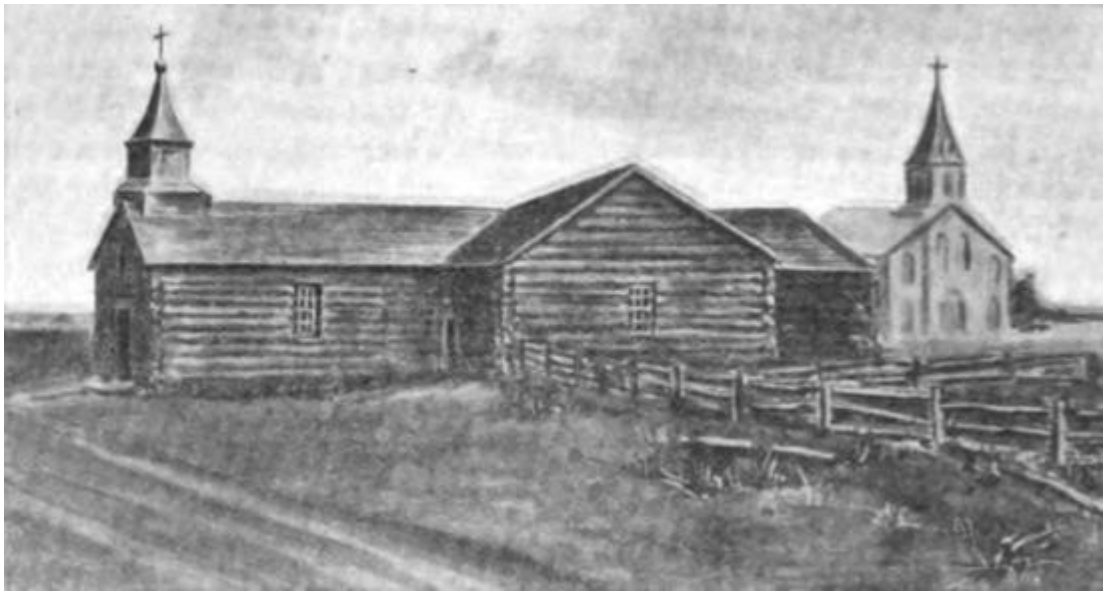
La nourriture commença à manquer et à un certain moment il ne leur resta plus qu'un sac de farine. En février, l'hiver s'adoucit mais une terrible épidémie de choléra les frappa. Il était impossible de donner cours. En juillet, l'épidémie se calma et les cours pour les pensionnaires reprirent, les enfants indiens vinrent de toute la réserve. En septembre, il y avait 57 pensionnaires et 10 élèves non pensionnaires.

Les pères instruisaient les garçons et leur enseignaient à cultiver la terre. Voici ce que Père Gailland écrivit en 1852 au sujet de l'école des sœurs : « [L'école] des Dames du Sacré-Cœur suscite l'admiration de tous, elle est de la plus grande utilité à la mission. Les filles qui y sont éduquées sont des modèles de piété ; [et excellent] dans la gestion des tâches domestiques. Deux des élèves plus âgées ont été tellement inspirées par les exemples d'humilité, de patience et de dévotion des sœurs qu'elles ont, elles aussi, exprimé le souhait d'entrer dans les ordres… et au printemps dernier elles ont rejoint Saint-Louis pour leur noviciat ».

En 1852, dans ses dernières années de vie, Sainte Philippine écrivait à Sainte Madeleine : « Mère Lucille Mathevon m'a écrit en me disant qu'elle a plus de soixante élèves en pension. Il y a quatre professeurs laïques (avec du sang mi-indien) qui aident les sœurs et ont une vocation religieuse… Récemment nous avons été frappés par la petite vérole, un fléau terrible quand il s'attaque aux indiens. La plupart de ceux qui l'ont contractée sont morts en saints. »

Depuis 1850, Sainte-Marie est le siège temporaire d'un jeune évêque récemment nommé, l'évêque Jean-Baptiste Miége, et l'humble chapelle en bois construite en 1849 le long de la route vers l'Oregon est devenue la première cathédrale dans le vaste territoire qui va du Missouri aux montagnes Rocheuses !

L'évêque décrivait la piété des Potawatomi lors d'une procession du Corpus Christi et concluait en ces termes : « Les Robes noires ne peuvent s'empêcher d'éprouver une vive émotion en observant que Sainte-Marie est le seul lieu dans cet immense désert où tout est fait en réparation des insultes qui sont offertes à notre Maître Divin dans le Sacrement de Son Amour. »



Église catholique à Sainte-Marie, 1851

Pendant trois décennies, les sœurs continuèrent leur énorme travail d'éducation des jeunes indiennes.

Mais leur effacement personnel était si complet que seuls deux de leurs noms sont cités dans les annales de la mission, où le décès de Mère Lucille Mathevon en 1856 est mentionné. Le succès de l'école des sœurs était dû à leur intelligente sympathie et à leurs capacités de gestion.

On enregistra le décès de Mère Mary Anne O'Connor, le 9 décembre 1864. Père Gailland dit d'elle qu'elle brillait pour ses vertus de grande profondeur, de sagesse, d'humilité, d'assiduité aux travaux même les plus humbles, et une attention brûlante pour les âmes. Les femmes venaient souvent au couvent pour lui demander conseil et s'en allaient avec l'âme toujours enrichie. Elle faisait preuve de tant de zèle que des familles entières se convertirent à la foi catholique.

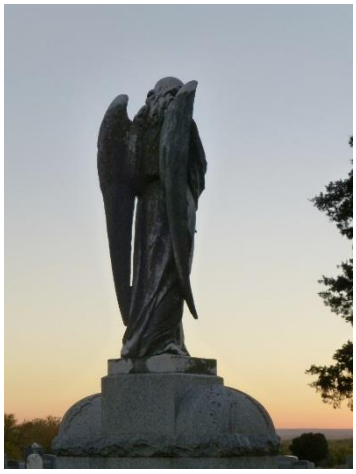
Vers la fin des années 1860, les indiens avaient peu à peu disparu devant l'avancée des colons blancs. Les supérieurs jésuites, comprenant que la mission de Sainte-Marie devait prendre une autre direction, en firent un collège pour garçons, sachant qu'elle était située sur la route transcontinentale au centre du pays et que cela la rendait accessible aux élèves pensionnaires. Sa situation rurale allait permettre de développer une bonne morale et des vocations religieuses. Père

Gailland écrivait « Pour cette raison, Marie Immaculée, par le biais de ce collège à venir et dont elle devient la patronne, sera au fil du temps sans aucun doute la gloire de la région et l'honneur du peuple chrétien, une question qui est au cœur de nos prières et de nos espoirs en Dieu. » Des paroles prophétiques !

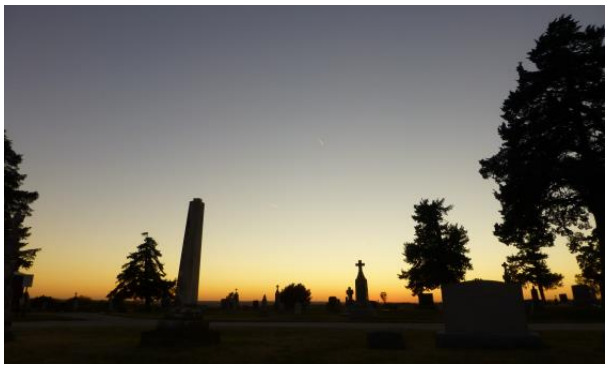
Les jésuites cédèrent une partie de la propriété aux sœurs et en 1870 celles-ci firent construire une grande bâtisse à quatre étages pouvant héberger leur académie pour filles (aujourd'hui appelée le bâtiment du Collège). Elle était couronnée de nombreuses cheminées ; ses hauts plafonds étaient faits de métaux moulés ; et ses grandes fenêtres rendaient les intérieurs très lumineux. On l'appelait le « gratte-ciel de la prairie ». Dans cette nouvelle et agréable demeure, avec la même dévotion qui avait accompagné leur travail auprès des enfants indiens, les sœurs poursuivirent leur activité de haut enseignement chrétien pour les femmes.

En 1870 toujours, les jésuites firent construire un grand bâtiment en briques pour leur nouveau Collège. Cet édifice fut entièrement détruit par le feu le matin du 3 février 1879. L'après-midi de ce jour-là, les sœurs libérèrent une grande partie de leur immeuble pour permettre aux jésuites de poursuivre leurs cours. Trois jours plus tard, l'académie des sœurs déménagea dans une maison en ville, laissant ainsi le couvent et l'école au Collège des jésuites qui allaient y installer la faculté et les étudiants. Peu après les jésuites achetèrent l'immeuble. En juillet 1879, les sœurs s'étaient entièrement retirées du campus du Collège de St Mary's, et ce définitivement. C'est ainsi que se clôturait un incroyable chapitre de l'histoire de l'enseignement des pionniers de l'Ouest.

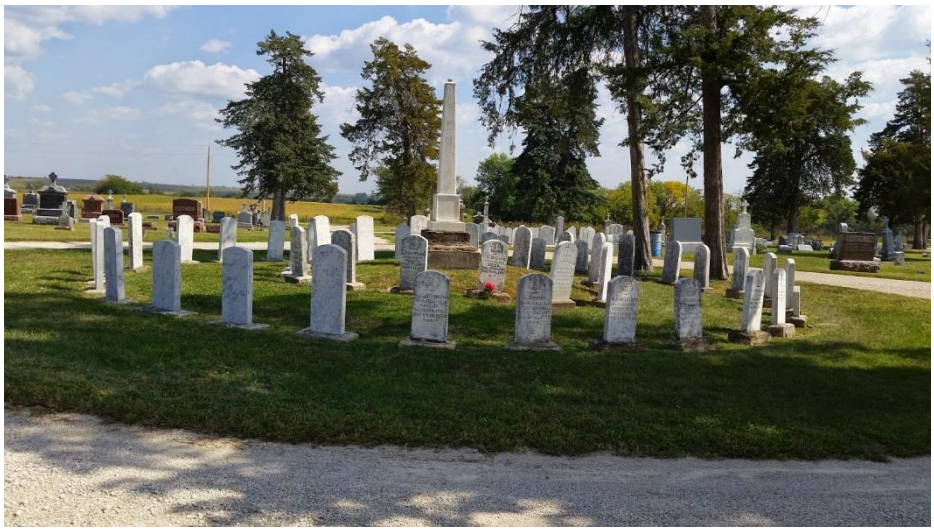
Le cimetière du calvaire à St Mary’s, au Kansas



Au sommet d’une colline qui domine le campus et la vallée de la Kaw, les pionniers de St Mary’s reposent en paix dans l’ancien cimetière jésuite. En été, le chant de la brise accompagne sans relâche le bourdonnement des cigales et les appels des oiseaux.



De simples pierres tombales posées autour d’un obélisque central indiquent le lieu où reposent les jésuites du monde entier qui vinrent ici élever leur âme.



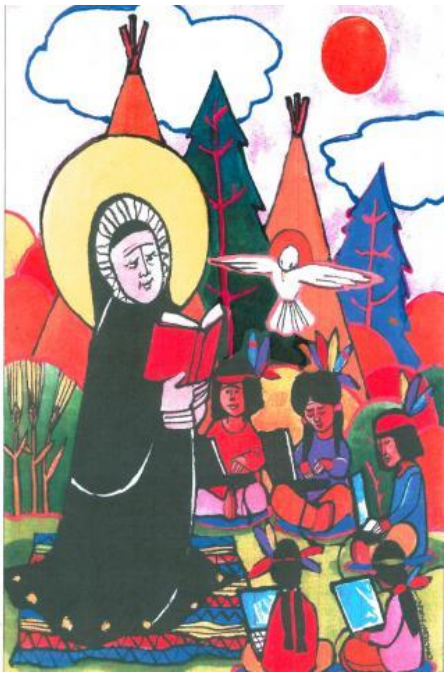
Non loin de là, dans l'ombre d'un vieux et grand cèdre, une large pierre surmontée d'une croix avec la gravure du Sacré-Cœur, porte les sept noms suivants : Mère Lucille Mathevon, décédée en 1876 ; Mère O'Connor, 1864 ; Sœur Amiotte, 1857 ; Mme Reegan, 1868 ; Sœur Layton, 1876 ; Mère Boyle, 1877 ; Mère Deagan, 1872. Elles ont été les dames héroïques du Sacré-Cœur, qui ont œuvré avec les pères afin d'apporter la foi et la civilisation dans la prairie.

Sur la pierre, on peut lire « *Expectamus donec veniat immutatio nostra* ». Cette inscription « Nous attendons la venue de notre immutabilité » est issue du commentaire sur Job : « Comme une fleur, il éclot, et on le coupe ; il fuit comme une ombre, et ne subsiste point » (Job 14 :2). Ces fleurs, ces sœurs qui s'effaçaient d'elles-mêmes, apportèrent leur parfum à l'œuvre de Sainte-Marie et s'envolèrent en ne laissant que de minuscules traces de leur vie.

Renforce en nous, Ô mon Dieu, le travail que tu as commencé avec nous.

(RETOURNEZ À LA PAGE 6 COMME NOUS CONDUISONS AU MOUND CITY, KS ET PHILIPPINE DUCHESNE MEMORIAL PARK)

Prière des Potawatomi apprenant le décès de Philippine



Elle vient, Grand Esprit,
Elle vient bientôt.
Conforte son esprit et prends soin de sa traversée.
Laisse que les herbes des champs murmurent sa venue.
Laisse que les clapotis des eaux du Mississippi
Chantent son retour vers toi
Étale tes couleurs ce matin dans toutes les fleurs des quatre saisons
Laisse-les éclore toutes en une fois en son honneur
Laisse l'oiseau railleur, connu pour son intelligence,
Imiter toutes sortes de chants, un pour chaque humeur de notre cœur
Car nous sommes tristes, c'était notre sœur
Nous sommes heureux aussi, c'est ta fille
Nous sommes désolés ; trop de kilomètres nous empêchent de mettre cette couverture
Une fois encore, sur ses épaules
(Par nos mains elle a appris à filer ; par son visage nous avons appris à prier)
Laisse le soleil nous inonder de sa compassion
Et la pleine lune ce soir nous rappeler
Ses heures passées à te prier dans cette tente.

Notre village veillera ce soir
Le chef a déclaré le jeûne en son nom jusqu'à demain
Nous prierons dans ce qui était sa tente
Pour notre peuple et pour tous ces lieux
Sur la carte plate qu'elle nous a laissé
Créateur, entend notre prière pour elle, pour nos enfants
Pour ces prairies, ces arbres et ces rivières
Pour les montagnes au loin et pour ce ruisseau qui contient nos larmes
Entends nos sanglots pour eux, nos enfants
Qu'ils se souviennent de ses enseignements
Et de son nom, pendant de nombreuses lunes, elle, ton immense femme.

Sharon Karam, RSCJ

Philippine

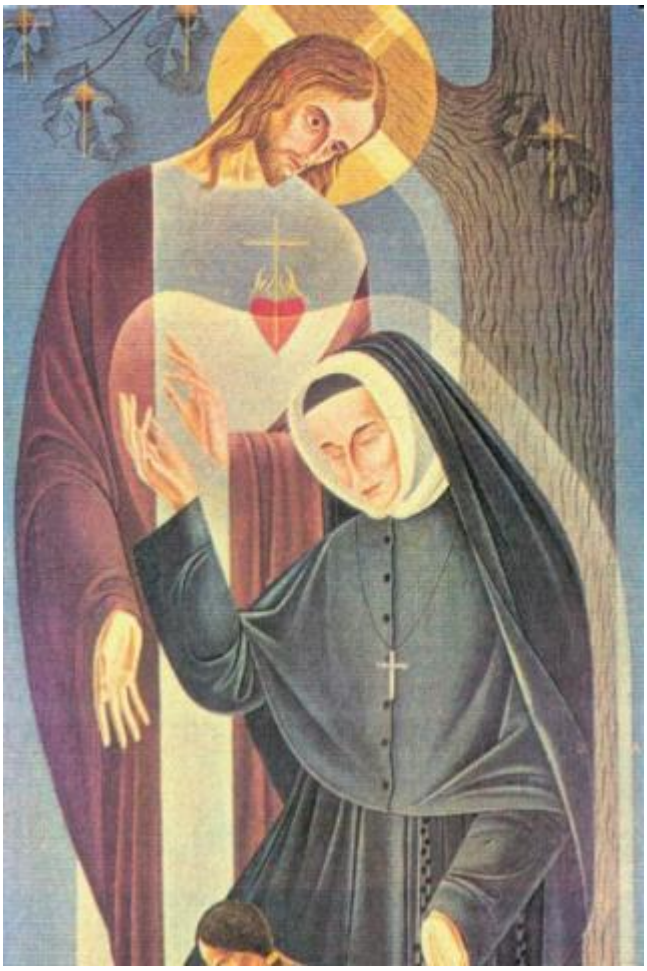
Ils l'appelaient « La Femme qui prie toujours »
Et c'était vrai…
Elle ne le savait pas encore, mais sa vie entière fut une prière.
Elle ne le savait pas alors que, comme Dieu, elle était assez grande pour tomber.

Mais elle compte, cette Femme qui prie toujours.
Elle parcourt encore les champs de blé
De l'Amérique qu'elle ne comprenait pas ;
Elle la comprend maintenant ; Dieu comprend même l'Amérique.

Elle nourrissait les récoltes en bourgeons,
Elle était le grain de blé qui mourait.
Elle, seule à quatre-vingts ans, s'éveillait en solitude.
Peinant dans les champs de blé clairsemés
attendant la pluie, petite graine ;
Mais Dieu était la graine, la pluie et la croissance du blé en silence

Et ce champ de la Société, baigné par deux océans, représentaient la foi de Philippine ;
Croyant toujours même sans la pluie, petite graine, sol clairsemé
Croyant toujours que le blé pointerait
Œuvrant à l'impossible récolte.

Janet Reberdy, RSCJ
(1923-2008)



Sainte Rose Philippine Duchesne, tableau se trouvant à la Villa Duchesne/Oak Hill à Saint Louis.

.

Cœur de chêne

Qu'avons-nous appris d'elle ?

La valeur d'un objectif inébranlable ;

Le succès de l'échec et la vanité de nos règles de succès ;

Le pouvoir de la grâce issue des désirs profonds, divins et de la réalisation du simple travail quotidien ;

Le fait ancien, mystérieux, désagréable que Dieu est l'artisan et nous les outils, de sorte que Dieu modifie nos plans et les transforme selon sa volonté, et non la nôtre, en produisant de merveilleux résultats qui dépassent totalement notre entendement – mais uniquement si le manche de l'outil est poli et adapté à la main de Dieu à travers le sacrifice et la prière.

T. Gavan Duffy, SJ

Icône de Sainte Rose Philippine Duchesne, retrouvée dans de nombreuses écoles du Sacré-Cœur

La plupart des informations fournies ici sont extraites de Louise Callan rcsj, *The Society of the Sacred Heart in the North America* et de *Philippine Duchesne : Frontier Missionary of the Sacred Heart*, ainsi que de « Reflections of Philippine » du site sofie.org.